Lettre-préface aux Lettres de prêtres aux armées

Denys Cochin

1916

LETTRE-PRÉFACE

v

Paris, le 28 mars 1916.

Cher Monsieur,

Je vous remercie de m'avoir permis de lire le recueil de lettres que vous allez publier : *Lettres de prêtres aux armées*. Les auteurs, assurément, n'ont pas oublié leur première vocation. Mais comme ils ont bien compris la seconde ! Ces prêtres, sous la capote bleue, ne se distinguent pas de leurs camarades. Même abandon de soi-même pour le service de la patrie, même acceptation joyeuse de toutes les misères et de tous les périls du métier. Ils sont soldats autant que les autres et comptent parmi les meilleurs !

Ils restent prêtres cependant, et ce caractère sacré se manifeste toujours dans leurs lettres par quelques paroles exprimant à un degré supérieur l'obéissance à Dieu et le dévouement au prochain. Qu'ils soient officiers, vi
soldats ou brancardiers, ces sentiments-là ne sont pas de nature à ralentir leur zèle.

La guerre d'aujourd'hui absorbe les nations tout entières : tous les hommes, de toutes les professions, de vingt ans à peine à quarante-six ans. La patrie a besoin de tous ses fils : il ne s'agit pas d'embrasser la profession des armes, mais de sauver son pays. Le XVIII^{e} siècle chansonnait Clermont, homme d'église devenu général ;

… Aussi propre à l'un comme à l'autre
Il sert son Dieu comme il se bat

disait la chanson.

Quand notre victoire sera achevée, plus d'un curé, blessé, reprendra le chemin de sa paroisse et les habitants le salueront à son passage. Ils pourront répéter le vers du vieux quatrain du temps de Voltaire. Mais le ton ne sera plus le même. Avec respect, avec conviction, ils diront de leur curé, porteur de la Croix de Guerre :

Il sert son Dieu, comme il se bat.

Hélas ! tous les auteurs de vos lettres ne reverront pas leur clocher. Témoin, M. l'abbé Guillard, sergent au 93e. Pourrait-on lire jusqu'au bout, sans avoir les yeux troublés par les larmes, la page qu'il écrivit le 9 septembre 1914, à cinq heures du soir, couché sur le champ de bataille ? Elle fut trouvée le lendemain dans sa main refroidie : C'était un adieu adressé « à mes chers bons tous ». On y lit ceci : « Mon moral est très bon, je n'ai aucune angoisse ; mon crucifix est devant moi ; je prie, et j'attends la volonté du bon Dieu… Ma grande peine est de vous quitter… Vous même, je vous prie, que votre chagrin soit silencieux, résigné et presque joyeux ».

Comment oserait-on ajouter un mot ? Je voudrais citer encore d'admirables paroles du Père de Gailhard-Bancel, mort aussi pour la Patrie. Mais je citerais presque tout votre recueil, sous prétexte de préface !

Croyez, cher Monsieur, à mes sentiments très distingués.

Denys Cochin
Membre de l'Académie Française,
Ministre d'État.